Critiques et éthiques du récit écologique africain

El Hadji Malick NDIAYE
Seattle University, USA

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.8661

Résumé : Cet article examine l'émergence de l'écocritique dans la critique littéraire africaine, et interroge à la fois les conditions d'émergence de cette critique qui se construit ainsi que l'objet qu'elle donne. L'article explore les défis de définir une écologie littéraire spécifiquement africaine et examine les modèles théoriques occidentaux et leur applicabilité à la littérature africaine. La conversation entre le critique et les textes, tout comme le dialogue avec les traditions littéraires occidentales, conduisent à situer le cadre de la critique environnementale en Afrique tout en soulignant la nécessité d'une perspective renouvelée prenant en compte les défis environnementaux contemporains spécifiques sans tomber dans une vision passéiste de la relation entre l'homme et la nature en Afrique.

Mots-clés : écopoétique, écolittérature, écocritque, littérature verte, environnement, écopoésie.

Abstract : This article explores the emergence of ecocriticism in African literary criticism, examining both the conditions under which this critique is constructed and the object it provides. It delves into the challenges of defining a specifically African literary ecology and assesses Western theoretical framework and its applicability to African literature. The conversation between the critic and the texts, as well as the dialogue with Western literary traditions, leads to situating the context of environmental criticism in Africa, while emphasizing the need for a renewed perspective that addresses specific contemporary environmental challenges, without falling into a nostalgic vision of the relationship between humans and nature in Africa.

Keywords : ecopoetics, eco-literature, ecocriticism, green literature, environment, ecopoetry

Introduction

Depuis quelques années, la critique littéraire africaine est entrée de plein pied dans la tendance de l'écocritique et de la problématique environnementale. L'environnement est devenu un champ de recherche particulièrement fécond sur le continent avec de nombreuses publications et manifestations scientifiques. L'objet de cet article est de savoir si les questionnements globaux sur « la littérature verte » sont en prise directe avec ce que l'on pourrait appeler une écopoétique africaine ou bien celle-ci découle d'une orientation critique qui, à terme, sera en mesure de se constituer un corpus spécifique. Il s'agit pour nous d'interroger les outils conceptuels disponibles et les

approches théoriques menées dans les études africaines depuis une vingtaine d'années sur la question. Il semble que si la problématique est devenue une réalité, et que la littérature n'y échappe pas, parler d'écocritique africaine pose la difficulté d'un cadre analytique clair dans lequel se trouverait réunis le discours critique et son objet, c'est à dire le texte.

Il faut souligner que si la discipline elle-même, identifiable mais pas nécessairement stable, est assez récente, son objet d'un point de vue général est plutôt ancien. Les questions fondamentales que pose l'écocritique sur elle-même sont celles-ci : lorsqu'on parle d'écocritique, que met-on en avant ? S'agit-il de l'analyse d'une sémiologie de la nature dans les textes ou de l'étude d'une littérature de l'environnement ? Quels textes, quels auteurs entrent dans la catégorie et, *a posteriori*, quels liens peut-il y avoir entre l'évocation de l'environnement et une démarche écologique devenue aujourd'hui une nécessité ontologique dans tous les champs de discours ?

Ces questionnements s'imposent parce qu'ils permettent de l'inscrire dans une réflexion postcoloniale globale.

1 Ecocritique et écolittérature

Investir de nouveaux champs, se découvrir de nouvelles thématiques, façonner de nouveaux outils de discours, est le propre de la critique littéraire. En ce sens, l'écocritique est une discipline en construction, même si les premières approches théoriques remontent au siècle dernier. Cependant, la littérature dans sa capacité à se saisir des questionnements sur le vivant et ses espaces, avant même qu'ils ne soient formalisés par la critique, a toujours porté en elle la problématique environnementale. Le sentiment de la nature a accompagné la parole humaine depuis les premières expressions rupestres. L'interaction avec le lieu, les espaces réels ou imaginaires, le rapport aux éléments qu'ils soient de connivence ou conflictuel, le dialogue entre le vivant et non-vivant, l'humain et le non-humain, se repèrent dès l'instant où les hommes se sont mis en situation de raconter le monde. Jacques Dumarçay et Augustin Berque qui s'intéressent à l'émergence d'une civilisation paysagère en Chine vers le IVème siècle de notre ère (Dumarçay, Berque, 1995), nous rappellent fort à propos que le discours sur ce qui nous entoure et nous constitue en même temps, date de bien avant le Romantisme européen ou le récit nord-américain de la nature. Ainsi, peut-on imaginer de la même manière que l'Afrique n'a pas attendu l'émergence du concept de *nature writing* ou de la tendance écocritique pour se constituer un corpus et un discours sur l'environnement. Ce qui est en jeu, ce qui est train de changer, c'est peut-être notre façon de (re)lire ces textes.

Si l'objet existe depuis si longtemps, il n'est pas pour autant aisé de le circonscrire. La difficulté semble-t-il réside dans le fait de savoir ce que nous pouvons faire dire à cet objet à la lumière des défis nouveaux qui se proposent et des nouvelles nappes discursives qui cherchent à se construire à partir de l'Afrique postcoloniale. Sommes-nous encore une fois en train de nous engager sur une autoroute balisée par la critique occidentale ? Sommes-nous en train de perpétuer une forme d'impérialisme épistémique qui nous emmène à user de concepts importés pour évoquer des réalités narratives déjà identifiées, analysées, discutées par la recherche sur les textes africains ?

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

C'est le sens de la proposition de William Slaymaker dans son article *"Echoing the Others"* (2001) qui appelle à prendre le temps de se construire un propos et un objet.

> Black African critics and writers have traditionally embraced nature writing, land issues, and landscape themes that are pertinent to national and local cultural claims […] But there is no rush by African literary and cultural critics to adopt ecocriticism or the literature of the environment as they are promulgated from many of the world's metropolitan centers […] it appears as one more hegemonic discourse from the metropolitan West.[1]

Lorsqu'on évoque la littérature de l'environnement, on est tenté d'inviter la relation à la nature en priorité. Un thème que d'aucuns considèrent comme une évidence dans la littérature africaine. Nous mentionnerons à cet égard quelques pistes qui révèlent les perspectives d'une approche « environnementaliste » au sujet de la littérature africaine. Claire Dehon indique que « les romanciers africains ne semble sentir ni le besoin, ni la nécessité de s'attarder à décrire la nature, à peindre un tableau, à donner une image panoramique ou photographique » (Dehon, 2002). Cela pourrait laisser penser que la représentation de celle-ci est présente de manière dira-t-on « naturelle » dans les récits africains et n'aurait peut-être besoin du seing de l'intentionnalité. Dans son article paru dans *Aspects écocritiques de l'imaginaire africain* (2013), Jean-Marie Wounfa, lui, affirme qu'il se constitue et se consolide en Afrique

> une littérature écologique qui souffre d'être mal promue et méconnue. En fait elle ne réclame pas encore sa véritable nature ni n'affirme sa prétention environnementaliste. En dehors de quelques rares titres d'œuvres qui affichent fièrement leur intention écologiste, très peu de stratégies sont misent œuvre pour accroitre la visibilité de la tendance littéraire écologiste africaine qui mérite pourtant d'être connue tant ses préoccupations esthétiques sont dignes d'intérêt, tout comme sa portée idéologique est noble[2].
>
> On peut donc déceler une posture qui en apparence invalide l'intention écologique dans le discours tout soulignant la présence de l'objet. Marie Chantale Mofin Noussi affine le propos en nous rappelant justement que si l'Afrique francophone est relativement absente du champ de la critique écologique, il existe tout de même une « filière de l'écocritique en plein expansion de nos jours […] qui a germé et a pris racines sur un terreau essentiellement eurocentré, blanc et anglo-saxon. Se démocratisant, la filière a commencé à s'intéresser à l'Afrique, mais principalement à l'Afrique anglophone. Le monde francophone, hormis les Caraïbes françaises, continue de briller par son absence dans la sphère écocritique. » (Mofin Noussi,

[1] Slaymaker, William. "Ecoing the Other (s) : The Call of Global Green and Black African Responses." PMLA 116.1 (2001) : 129-44. Print.

[2] Wounfa, Jean-Marie. « Nature et écologisme dans les romans camerounais francophones. Les cas de Les Fiancés du Grand Fleuve, de Samuel Mvolo, Menemba ou les souvenir d'un enfant de la brousse de Joseph Marie Essomba et l'a-fric de Jean Fame Ndongo », in *Aspects écocritiques de l'imaginaire africain*, p. 167. Cet ouvrage dirigé par Jean-Marie Lassi est la première tentative, et à ce jour la plus complète, de proposer un outillage pour une lecture théorique est thématique des littératures africaines de l'environnement.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

2012). En clair, il existe une écolittérature en Afrique qui, pour diverse raison, n'a pas encore franchi le seuil d'une réflexion sur elle-même.

Ces points de vue invitent à un questionnement essentiel, qui est de savoir si, finalement, c'est l'objet qui crée le discours écocritique ou au contraire la théorie qui fait le texte environnemental africain. Que la littérature environnementale soit une matière brute à polir dans le champ critique africain ou bien que la critique africaine soit dépourvue de l'ouillage idoine pour s'attaquer aux discours du vivant, on peut tout de même reconnaître qu'il existe aujourd'hui un champ à investir dont l'intérêt scientifique et sociétal commande qu'on s'y attarde. Comme dans beaucoup de domaines de savoir, il semble que le parti pris concernant l'écocritique africaine soit de se constituer et se développer dans une approche qui ne serait ni mimétique ni afrocentrée, mais originale et consciente des enjeux spécifiques au continent. À propos d'universalisation, il faudrait comprendre celle-ci, non pas comme le fait de convoquer des outils d'analyse externes, mais comme une institutionnalisation du discours critique qui privilégierait à la fois des thématiques et des outils conceptuels élaborés sans prise en compte des réalités africaines. Il semble que toute la difficulté réside justement dans la nécessité de se construire un champ théorique à partir de simples observations empiriques, étant entendu que la problématique environnementale, comme sujet, est encore confidentielle dans la critique africaine. Mais doit-elle nécessairement se poser dans les mêmes termes, en usant des mêmes formules que dans la critique de tradition américaine, par exemple ? Un état des lieux pourrait peut-être mettre en lumière ce que la littérature africaine propose sur cette thématique pour en suggérer des grilles de lecture et partant des critères pertinents de classification.

2 Cadre institutionnel et épistémologique

La raison des commentaires sur la relative faiblesse de l'écocritique et du corpus environnemental africains est certainement dûe au fait que la littérature environnementale est vue au prisme de la critique occidentale en général et anglo-saxonne en particulier. On connaît la tradition américaine de la *nature writing*, depuis Thoreau, Whitman, ou plus près de nous, l'engagement contre l'industrialisation et la pollution des terres comme celui de Rachel Carlson dans *Silent Spring* (1962) ou de Duff Wilson dans *Fateful Harvest* (2001). La critique a très vite pris la mesure de cette littérature pour se pencher avec une certaine intuition sur l'analyse théorique de ce qu'elle proposait en termes de résistance à la modernité industrielle et de préservation de la nature. William Rueckert (1978), Glotfelty et Fromm (1996) ou encore Laurence Buell (1995) ont contribuer à forger l'écocritique américaine en puisant plusieurs éléments structurants dans cette veine de la *nature writing*. En quoi consiste l'écocritique occidentale en réalité ? On peut tenter d'en définir les contours avec des auteurs comme Lawrence Buell qui ont œuvré à rationaliser le rapport critique à la nature en littérature. Dans son ouvrage référence *The environmental imagination* (1995), Buell a établi des critères d'identification d'une littérature environnementale à la fois à travers son objet et son approche. Pour lui, il s'agit d'un texte :

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

- qui a l'environnement non humain comme cadre et comme présence
- dans lequel l'intérêt humain n'apparaît pas comme seul intérêt légitime
- dans lequel apparaît la responsabilité de l'homme envers l'environnement comme orientation éthique
- et qui véhicule une perception de l'environnement comme processus et non comme constante[3]

On voit que la dimension thématique voire militante emporte clairement l'adhésion chez Buell. Dans un autre ouvrage tout aussi important, *The Future of Environmental Criticism* (2005), il décrit une tendance qui n'a pas eu beaucoup de difficultés à s'imposer dans le reste du monde occidental préoccupé par le changement climatique, d'une part et partageant une même lecture de l'histoire, d'autre part. Il s'agit de l'idée selon laquelle l'industrialisation a constitué un hiatus important dans le rapport avec la nature. On peut y noter la mise à distance progressive de l'homme comme sujet central dans la nature et sa représentation comme faire-valoir négatif. Les réminiscences de la littérature romantique ont fortement contribué à tracer les contours d'une critique qui assimile l'écopoétique à l'expression de la nature et dont l'analyse consiste à illustrer les conséquences désastreuses de l'activité humaine sur celle-ci. Il n'existe pas (ou alors très peu) une littérature semblable en Afrique, labélisée *green literature* et qui pose l'environnement comme un enjeu primordial de la fiction. Quand on sait que le récit classique a du mal à trouver son lectorat, l'émergence d'une catégorie labélisée *green fiction*, *ecofiction*, *nature writing,* etc. qui trouverait son public est presque un vœu pieux dans un continent où un marché éditorial diversifié et la disponibilité du lectorat qui favorisent la segmentation à outrance font défaut.

Le travail d'archéologie que beaucoup de chercheurs africains ont entrepris et le développement d'une approche heuristique ces dernières années, révèlent cependant deux choses. D'abord, on remarque que non seulement les textes africains sont compatibles avec la préoccupation environnementale, mais qu'en plus, on a parfois fait de l'écocritique au sujet de ces textes pendant longtemps sans l'appeler ainsi. En réalité, le corpus des textes parlant de l'environnement en Afrique est immense. On est même pris de court par l'ampleur du chantier lorsqu'on entreprend une démarche de recensement des textes *a priori* éligibles sous le label écolittérature. C'est ainsi qu'on peut, par exemple, découvrir chez des pionniers comme Camara Laye, Birago Diop, Senghor ou René Maran, une profonde saisie des liens harmonieux ou disruptifs entre le vivant et ses espaces. À propos de Maran, une certaine lecture de *Batouala* met en exergue « une hybridation, voire un détournement des catégories humain-animal, nature-culture. Le continuum bruiteux du roman multiplie les confusions d'espèces »[4] qui caractérise ce que Nicolas Darbon appelle « un roman entomographique » (Darbon, 2022). Cette prise du premier roman nègre avec le monde animalier ne se limite pas à restituer la musicalité des insectes, il s'agit à en croire la critique, d'une profonde connexion entre différents segments du biotope du pays banda. La référence à Maran dans le mémoire de Souraya Zéribi, par exemple, évoque de manière claire la relation

[3]Buell, Lawrence. *The environmental imagination*,1995, p. 7-8

[4]Darbon, Nicolas. « Entomophonies : la musique des insectes dans Batouala de René Maran, et autres phonographies », éd., Les insectes et la musique. Hermann, 2022, p. 74.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

herbe, terre, animaux, homme dans une dimension réticulaire avec pour point d'orgue la destruction de la nature. (Zéribi, 2016). Dans sa préface, Maran lui-même défend son projet en décrivant ainsi de la subdivision de Grimari :

> *Cette région était très riche en caoutchouc et très peuplée. Des plantations de toutes sortes couvraient son étendue. Elle regorgeait de poules et de cabris. Sept ans ont suffi pour la ruiner de fond en comble. Les villages se sont disséminés, les plantations ont disparu, poules et cabris ont été anéantis. Quant aux indigènes, débilités par des travaux incessants, excessifs et non rétribués, on les a mis dans l'impossibilité de consacrer à leurs semailles même le temps nécessaire. Ils ont vu la maladie s'installer chez eux, la famine les envahir et leur nombre diminuer.* [5]

On voit chez René Maran une préoccupation pour la sauvegarde des équilibres que d'aucuns qualifieraient aisément aujourd'hui d'engagement écologique. On pourrait évoquer de la même manière la poésie de la négritude, la description du monde rural dans *L'enfant noir* de Camara Laye ou encore le rapport à la mer dans *Tounka* d'Abdoulaye Sadji. Il est aussi possible de convoquer des auteurs tels que Sembène Ousmane, Soni Labou Tansi, Kossi Effoui, Tierno Mononembo, voire Fatou Diome. Cependant, l'enjeu environnemental dans ces récits demeure en réalité tributaire de la fabrique du sens. Cela veut dire qu'une lecture tant soit peu orientée est nécessaire pour les analyser comme de la littérature environnementale, même si évidemment la matière écologique est facile à retrouver. C'est ainsi qu'un critique comme Xavier Garnier privilégie dans son approche de l'écopoétique africaine l'expression d'une poétique de la résistance, à travers une reconfiguration symbolique des lieux par les textes.

3 Cadre discursif : écocritique ou écopoétique ?

Poser la question de la grille de lecture revient à poser celle de l'objet d'une écocritique africaine. S'agit-il d'analyser tous les discours sur l'environnement, sachant que la réalité du fait semble précéder sa labélisation ? Ou bien faut-il orienter le fait littéraire et son interprétation vers une plus grande conscience écologique ? En d'autres termes, s'agit-il de saisir un déjà-là environnemental caractéristique des œuvres de représentation africaines, à travers la mise en évidence d'un ethos écologique séculaire, à la fois mythologique et spirituel ou bien d'interroger notre propre sens de la modernité environnementale et de son rapport avec tous les textes qui ont été produites par la littérature africaine depuis son émergence ? S'il est possible d'établir une approche nominative sur le sujet, en imaginant le repérage systématique de cette matière écologique que nous évoquions plus tôt, Jean-Godefroy Bidima dresse un premier écueil important à contourner. Pour lui, il s'agit avant tout d'éviter de se focaliser sur la Nature lorsqu'on aborde l'écolittérature en Afrique. Bidima suggère de déconstruire une certaine idée de la nature en Afrique uniquement axée sur le spirituel ou le thérapeutique. Cela a pu être une approche valable mais il existe aussi des questions environnementales propres à l'Afrique que la critique doit aborder avec une

[5] Maran, René. *Batouala*, Albin Michel, 1921, p. 16

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

perspective renouvelée et plus soucieuse des défis de notre temps. En somme, la vision passéiste d'un Homme-Nature africain pris dans une relation fusionnelle avec sa terre minimiserait toutes les nuances dans le rapport matériel parfois de connivence parfois conflictuelle que les Africains ont avec ce qui les entoure (Bidima, 2005). Il va sans dire aussi que cette approche presqu'hegelienne de l'environnement africain serait une perpétuation de la représentation coloniale dont on évalue encore les conséquences désastreuses sur l'Afrique contemporaine.

Si l'idée que l'on se fait de l'environnement, c'est la célébration de la nature sauvage, sorte de *wilderness* aussi bien physique que spirituelle, il y a effectivement un piège épistémologique qui consiste à voir l'Afrique comme le territoire de civilisations tellement en phase spirituellement, symboliquement avec la nature que la question environnementale s'en limiterait à célébrer cette fusion. La représentation d'une Afrique naturelle et pastorale est tributaire de la littérature exotique et de son prolongement au XXème siècle. On peut citer Joseph Conrad, Joseph Kessel et leurs héritiers mais aussi toute la production africaine apparentée au courant de la négritude qui a renforcé cette idée de l'homme africain en harmonie évidente avec la Nature. La tentation est donc présente de montrer l'Afrique au travers de cette nature sauvage peuplée d'une faune à préserver et par ricochet de portraiturer l'Africain comme personnification de cette nature authentique. Cet espace naturel, avant tout dépeint dans son caractère authentique et entendu comme primitif[6] n'atteint pleinement sa signification discursive que dans sa relation avec le bon sauvage qui a compris comment la préserver. Or, même la critique américaine qui a lancé la mode du *wilderness* est en train de le remettre en question à travers Buell qui en dit ceci :

> So far ecocriticism has focused overwhelmingly on nonmetropolitan landscapes […], but there is no inherent reason why it should continue to do so. On the contrary, the movement can never be expected to reach full critical maturity until it has figured out how, as it were, to envisage John Muir and Jane Addams as part of the same narrative[7].

Non sans préciser que l'enjeu pour les écritures environnementales aujourd'hui, c'est aussi celui la représentation des mondes urbains, loin de l'imaginaire écologique bourgeois euro-américain idéalisant le monde naturel. Il est facile d'imaginer qu'il n'existe pas de degré zéro de l'écocritique. À ce propos, Etienne-Marie Lassi, en convoquant l'imaginaire antillais et sa critique par Glissant, montre que l'opposition binaire qui permet à la culture nord-américaine de définir des écosystèmes naturels en les distinguant des paysages occupés et modifiés par le travail humain perd toute pertinence dans la mesure où l'espace antillais tel qu'il a été très tôt représenté (espaces-montagnes-mangroves) servait de refuge contre l'adversité de l'univers des plantations et acquérait de ce fait une signification culturelle. Pour lui, parler de l'environnement

[6] Ngandu Kashama Pius. « De la métaphore à l'image mythique : aspects sacrés de l'environnement » http://mondesfrancophones.com/espaces/afriques/de-la-metaphore-a-\%e2\%80\%99image-mythique,

[7] Jusqu'à présent, l'écocritique s'est concentrée de manière écrasante sur les paysages non métropolitains […], mais il n'y a aucune raison inhérente pour laquelle elle devrait continuer à le faire. Au contraire, on ne peut jamais s'attendre à ce que le mouvement atteigne sa pleine maturité critique tant qu'il n'aura pas trouvé comment, en quelque sorte, envisager John Muir et Jane Addams comme faisant partie du même récit. Buell, Lawrence. "The ecocritical Insurgency" New literary History vol 30, Summer 1999, n° 3 p. 706.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

revient donc à parler de la colonisation, de l'esclavage et d'une géographie qui se présente comme une métaphore de l'histoire. L'occupation de l'espace colonisé, impérialisme environnemental par excellence, s'accompagne de discours de naturalisation des premiers occupants. Cela ne veut pas dire que l'écriture de la nature devrait être absente du débat critique africain, mais une mise à distance est nécessaire dans l'affirmation de l'ethos de la ruralité, de la nature, voire de la sauvagerie contre l'ethos du métropolitanisme.

D'abord, parce que les civilisations paysannes ou pastorales ne sont pas exclusives à Afrique, et a contrario, parce que l'urbanité est une réalité sémiologique du discours africain. Les grandes infrastructures, les nouvelles technologies, les routes, les engins de transport, l'architecture, tous ces éléments sont constitutifs du récit environnemental. Ensuite, s'il a déjà existé une époque ou les écrivains et leur public ont eu une véritable intimité avec la nature, celle-ci est aujourd'hui révolue…L'éloignement de la majorité des lecteurs est semblable à celle des auteurs et cela n'est pas sans influer sur les horizons d'attente du discours environnemental. Le savoir qui touche la nature n'est plus de l'ordre de l'intime. La nature à laquelle on fait allusion lorsque l'on parle de l'Afrique ne nous est pas forcément familière : ses plantes, son relief, ses pratiques, ce que la philologie appelle les *realia*, les réalités particulières, donc la connaissance intime et prosaïque, nécessitent une expérience concrète de la nature et du terroir que le lecteur africain possède de moins en moins. Une fois cerné le piège idéologique de la connivence naturelle de l'Être africain avec une nature presqu'immaculée, se pose la question des enjeux de l'environnement comme grille d'interprétation du discours. Cela revient à une tentative de préciser à quoi renvoie aujourd'hui l'imagerie environnementale en Afrique postcoloniale.

Le postmodernisme nous a appris à déréaliser le monde et à porter l'accent sur la capacité réflexive de la langue. Lorsqu'un auteur raconte l'écoulement de l'eau d'un fleuve, et qu'on ne voit que cela, on oublie qu'il exclut délibérément (ou non) l'écosystème évoluant dans ces eaux, qu'il ne met pas l'accent sur les algues poussant au bord de ce fleuve et qui par exemple alimentent une économie de subsistance. C'est aussi pour cela que la description de la décharge dans *L'Empire du mensonge* (2017) d'Aminata Sow Fall nous dit autre chose sur l'économie à la marge, les inégalités sociales, la faillite de l'État, autant que sur les habitudes de consommation, la culture du recyclage, etc. Au-delà même des liens de causalité entre la sécheresse qui a jeté la famille du petit Sada sur la route de l'exode et le vécu quotidien du fouilleur d'ordure, il y a dans la représentation des bidonvilles africains quelque chose de fondamentalement urgent. Quelque chose qui inscrit les conditions de vie en milieu urbain comme un défi humain et environnemental. C'est une question qui s'adresse davantage au critique qu'à l'auteur lui-même, mais qui revient à dire que ce n'est pas le tout de pointer les références à la nature, mais il faut en comprendre le discours, la configuration, les segments, les intentions, les non-dits, etc.

Le projet de parler de la nature, de l'environnement c'est celui de parler de la vie. C'est aussi et certainement imaginer la perspective du mouvement. C'est en cela que l'écocritique c'est d'abord envisager la plasticité du concept, à la fois dans son objet et dans son principe discursif. Pour Waidi Adewale Akanji, « l'écocritique postcoloniale

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

signifierait d'étudier la représentation de la nature ou de l'environnement en prenant en compte leur rapport avec la dimension culturelle, historique, esthétique, sociale et politique du texte littéraire » (Akandji, 2020). Le contexte de l'Afrique postcoloniale semble poser la question au-delà de la simple interaction fiction/réel, homme/environnement, vivant/non-vivant, local/global, etc. bien que ce soient des aspects qui animent la réflexion. Donc, il est important de concevoir l'écocritique postcoloniale africaine comme la saisie de l'interaction entre les vivants dans leur habitat au sens large.

L'environnement est d'autant un habitat qu'il est indispensable à l'épanouissement social, culturel, psychologique et économique des êtres. En d'autres termes, la question de l'environnement africain rime avec la promotion de l'accès équitable et durable aux ressources qu'il génère. En dépassant les schémas environnementaux hérités de la colonisation avec la remise en question des mythes coloniaux du jardin d'Eden et du bon sauvage, la littérature africaine offre des pistes d'analyse sur la réalité du monde et la signification contemporaine de notre rapport à celui-ci. On touche ici à la problématique du développement humain appliquée à l'écologie. Ce n'est finalement pas un hasard s'il n'existe pas dans le corpus africain beaucoup de textes qui portent explicitement une esthétique écologique dans le sens défini par Buell. L'esthétique écologique existe dans l'idée de faire texte, de créer du sens, avec ce qui nous entoure. L'écrivain qui se saisit de la matière pour en faire œuvre l'enracine dans un imaginaire collectif dont la dimension synchronique est importante. Cependant, le contexte dans lequel circule le texte africain et la perception de ce que signifie l'écologie comme thématique d'époque, interpellent à plusieurs titres. D'abord, l'éternelle question de la réception du texte africain invite à trouver un parallèle nécessaire entre les préoccupations environnementales occidentales et une vision plus globale de ce qu'on pourrait appeler un équilibre environnemental (*environmental justice* ou *eco-justice*). S'il est vrai que l'auteur a une responsabilité éthique face au péril climatique, il y a une difficulté évidente à imaginer un discours didactique ou engagé sur la protection de l'environnement dont l'écho chez les populations confrontées aux situations décrites est somme toute relatif. Pour paraphraser Kate Soper, ce n'est pas la littérature qui a un trou dans sa couche d'ozone (Soper, 1995). L'idée n'est pas de réparer le monde en proposant des éléments de réponse concrète à ses problèmes, mais en laissant libre cours à l'imagination.

Comment alors imaginer un discours écologique qui puisse avoir un impact sur les populations auxquelles renvoient ces fictions ?

4 Territoires de l'écocritique : détourages esthétiques et éthiques

Dans son ouvrage, *Écopoétique africaine* (2022), Xavier Garnier propose une piste intéressante de dislocation des corsets spatiaux et linguistiques dans le traitement de la poétique africaine des lieux. Selon le critique, les lieux se donnent non seulement à lire mais tout aussi bien à se voir et à s'entendre. C'est ainsi qu'il propose une prise avec la notion de lieu « à travers les enjeux territoriaux, les discours et les contre-discours de la période coloniale ; le lieu au sens d'hyper-lieu qui rend possible un discours sur la mondialité et, enfin, le lieu comme un hypo-lieu qui trouve son

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

origine dans l'expérience de la violence, que les témoignages du génocide du Rwanda s'efforcent d'exorciser […]La notion d'écopoétique est ici élargie et déplacée puisqu'elle désigne désormais des pratiques de résistance qui mêlent création littéraire, écologie et politique »[8]. Mais évoquer les pratiques de résistances ne signifie pas que le champ se limite à la revendication. Il existe une grande variété de parcours qui mènent à problématique écologique et ce qui engage le chercheur est moins l'intentionnalité du discours que le lien qu'il parviendra à tisser entre une œuvre et la question environnementale. La description de l'état de la planète se révèle protéiforme, d'où la multitude d'approches possibles :

- Etat descriptif : réalisme/ beauté/ pastoral
- Etat idéalisé : symbolisme/fusion/ ethno représentation
- Etat du vivant : anthropomorphisme/place de l'homme couple humain animal
- Etat d'engagement :/ pollution/ industrialisation/ jeux de pouvoir
- Etat utopique ou dystopique : anticipation/ catastrophe/ déterritorialisation
- Etat spéculatif : conte philosophique/essai

La grande question environnementale qui trouve un écho certain en littérature est donc celle de la spatialité. La partition de l'espace du récit entre l'univers de la ville et celui de la campagne offre des perspectives d'analyse fuyante : Faut-il voir dans la ruralité le fantasme écologique incarné ? A l'inverse d'un univers urbain défiguré par les infrastructures, la pollution, la surpopulation, etc. ? La volonté d'abondance est parfois vue comme une promesse davantage réalisée dans la nature que dans le monde civilisé, mais cela devient relatif lorsqu'on convoque les textes africains qui dépeignent la destruction de l'harmonie pastorale avec l'urbanisation et les conséquences du dérèglement climatique : sécheresse, inondation, raréfaction des pâturages, destruction de la faune et de la flore, exode rural… L'opulence n'est pas finalement l'apanage d'un milieu naturel, mais d'une catégorie de la population en fonction de la conjoncture. L'espace africain n'est, ni plus harmonieux, ni plus problématique qu'un autre et ce n'est pas cela l'objet de l'écopoétique. Par ailleurs, Il est aisé de trouver des convergences entre des univers éloignés lorsqu'il s'agit d'évaluer le rapport au changement, à la transformation du terroir. Encore plus lorsque ces changements signifient un bouleversement radical d'économies et de culture locales. Il est donc facile d'imaginer que l'enjeu n'est pas tant le local que le « glocal », c'est-à-dire que la saisie africaine de l'écologie est aussi une parole émise en un lieu (local) pour illustrer une réalité à vocation universaliste (global). Face à la transformation de l'espace, le syndrome nimby[9] a cette caractéristique *a priori* paradoxale d'être lié au « glocal ». La résistance à l'industrialisation forcené concerne, l'Afrique en ce qu'elle l'inscrit de facto dans l'agenda d'une préoccupation planétaire. Finalement, l'écopoétique n'est pas limitée au lien écologique. Ce n'est pas juste une poétique de défense du terroir : *oikos* de

[8]Cité par Mbondobari, Sylvère. « Écopoétique africaine. Une expérience décoloniale des lieux ». *Afrique contemporaine*, vol. 275, no. 1, 2022, Éditions Karthala, 2023, p. 290-292.

[9]Nimby (Not In My Backyard), en français « pas dans mon arrière-cour » désigne l'attitude d'une personne ou d'un groupe de personnes qui refusent l'implantation dans leur environnement proche d'équipements ou d'infrastructures vus comme des marqueurs de modernité mais contraires à la préservation de l'environnement.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

l'étymologie terrienne et logos dans sa dimension spatiale/ *poiein* : fait littéraire qu'interroge toute poétique. Elle part d'un lieu pour s'engager dans un ailleurs porteur de potentialités. La fameuse fluidité que l'on retrouve chez Emerson, le refus de la fixité qu'il décrit dans *Cercles* (1841), fait écho à la plasticité des lieux que l'on voit aussi dans *L'esprit nomade* (1987) de Kenneth White. En réalité un texte, aussi local soit-il, n'est jamais qu'une expansion potentielle qui convoque une cartographie mentale de la terre, une perception libérée et cognitive de l'espace, une vision fictive, rêvée de la réalité physique. Celle qui fait que la représentation du monde se conçoit toujours selon une double articulation, réalité perçue-réalité imaginée et offre la possibilité de donner du sens au monde restitué par la fiction. On peut penser aux monts de Kong ou d'autres lieux mythiques ou dystopiques liés au continent. La fiction apporte à la géographie physique, à la relation concrète entre l'homme et sa terre, une donnée supplémentaire qui rend possible le voyage et la connaissance de l'ailleurs. Paul Zumthor résume ainsi cette imagination du monde réel :

> Autour du lieu, où j'éprouve en cet instant mon enracinement dans le cosmos, je connais ou imagine tous les autres, en zones concentriques ; les plus proches et familiers ; les lointains et étranges ; ceux que j'ignore et dont je ne puis savoir s'ils sont plaisants ou effroyables ; ceux enfin que mon désir ou ma crainte livrent aux puissances fantastiques[10].

Les récits de voyage permettent souvent de valider notre rapport au monde inconnu, à travers notre capacité à nous forger des topographies possibles, par l'imagerie exotique. Les autres continents rencontrés au hasard des explorations européennes ont été abordés de cette façon imagée, avant une connaissance effective de leur réalité physique. Et même à partir de cette connaissance, on a développé des espaces conformes à l'idée que l'on s'en faisait, sans nécessairement se soucier de ce que signifient localement ces réalités physiques. Pierre Schoentjes dans *Ce qui a lieu* (2016) parle même de nature au-delà des limites de la terre, en ce sens que l'exploration de l'espace a contribué à façonner la manière dont nous considérons la planète. C'est donc une invitation à imaginer l'écopoétique dans sa dimension imaginative et créative. Qu'est-ce qui est écologique chez Jules Verne ou dans la Science-fiction ? Jean-Pierre Makouta-Mboukou, sans doute le premier à avoir essayé ce genre en Afrique avec *Et L'Homme Triompha !* (1983) évoque ce désir d'exploration avec une perspective africaine qui reprend le thème universel de l'exil face à l'impossibilité de vivre sur une planète surexploitée et en proie à la déchéance morale. Même si la fin de ce récit consacre un retour sur terre, les raisons de l'exil, la colonisation de l'espace lunaire, rappelle à bien des égards le rapport avec notre monde vécu et l'usage que nous en faisons.

Au contact du monde sensible. L'écopoétique propose un cadre de référence pour penser le rapport à l'environnement tel qu'il apparaît dans et hors de la littérature. Elle ne saurait se réduire à une simple théorie littéraire : mettre l'accent sur les *realia* et l'expérience est une manière d'éviter qu'elle ne soit une simple discipline académique. Comme Pierre Schoentjes, Bertrand Westphal (*La Géocritique. Réel, Fiction, Espace,*

[10] Paul Zumthor, *La mesure du monde*, op. cit., p. 79.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

2007), Michel Collot (*La pensée-paysage*, 2011), ouvrent cette piste de la transversalité en évoquant des croisements possibles avec la géopoétique ou la géocritique. Il semble que de ce point de vue, la question ne se limite pas à l'écriture. Ainsi, loin de circonscrire l'écopoétique à la littérature écrite, les chercheurs investissent les champs de l'oralité, du cinéma dans son acception large, des arts visuels, etc. Il y a eu ces dernières décennies profusion de créations dans divers configurations discursives, et l'on se retrouve avec des œuvres qui sans avoir eu de visées explicites à l'origine, nourrissent aujourd'hui le corpus de la recherche écocritique (petro-recit/ petro-critique , éco-biographie, récits de la mer, corpus atlantiques, récits du désert, récits forestiers, éco-feminisme, récits biopolitiques… la liste est longue), mais il semble que les artistes ont pris de l'avance dans ce que nous appellerions un « éconarratif militant ». Il s'agit d'un discours, peu importe sa forme, qui met l'accent sur l'urgence de la préservation et affirme une certaine radicalité contre les prédations. Au Cameroun, des artistes comme Barthelemy Toguo, créateur de la fameuse *Bandjoun Station*, un centre incubateur de projets à la fois artistiques et agricoles, Sami Manga, instigateur de l'écopoésie ou encore Pascale Marthine Tayou, sont quelques représentants d'une tendance qui revendique une éthique de respiration environnementale par la création artistique. La problématique de l'agroforesterie, de la dévastation de la forêt tropicale, ainsi que la menace industrielle occupent d'autres artistes africains. Certains dont le Béninois Romuald Hazoumé, le Mozambicain Gonçalo Mabumda ou le photographe béninois, et sénégalais d'adoption, Fabrice Monteiro sont connus pour leur maitrise dans l'art de la récupération ou des installations faisant appel au recyclage. Le cas d'Hazoumé est d'ailleurs intéressant puisque l'artiste qui s'est souvent montré réticent à l'idée de se définir comme artiste écologiste, a fini par mettre sa notoriété au service de cette cause face dit-il, à l'urgence à laquelle le continent est confronté sur la question climatique et à l'hypocrisie des dirigeants africains.

On le voit les orientations et choix discursifs sont multiples. De la même manière qu'il n'y a pas d'impératif à limiter les approches, il ne saurait y avoir de questionnement sur l'utilité de l'econarratif militant ? C'est par cette critique que le rapport des sociétés africaines avec leur milieu est décrit. Il convient aussi de comprendre le sens de cette critique. La représentation idyllique d'un environnement, d'une nature faite pour être admirée dans une sorte de logique exotique est finalement elle-même discutable. Au-delà, il ne s'agit même pas de l'Africain, encore moins de l'Homme face à la nature, il s'agit de la vie qui s'exprime. Or, Gorgio Agamben nous le rappelle habilement dans *L'ouvert* (Agamben, 2016), la confusion potentielle de l'humanité et de l'animalité, donc l'unité de toute vie, est dangereuse pour la culture occidentale. C'est une piste de réflexion intéressante d'autant plus que dans les imaginaires africains cette confusion signifie non pas la chute en dignité de l'Homme, mais l'élévation en dignité de l'animal. Quelle lecture donne-t-on alors à l'effusion du sang animal, au braconnage, aux libations, à l'usage des bêtes de somme. Quelle analyse faire de la destruction des habitats naturels, à l'abandon des matériaux et des technicités locales au nom du progrès. Comment appréhender la relation avec ce que Paulin Hountondji a identifié comme les « savoirs endogènes » qui sont de plus en plus menacés par une certaine technologie moderne. Que faire de la tension entre l'usage des infrastructures modernes et le retour vers des modes de consommation écoresponsables ?

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

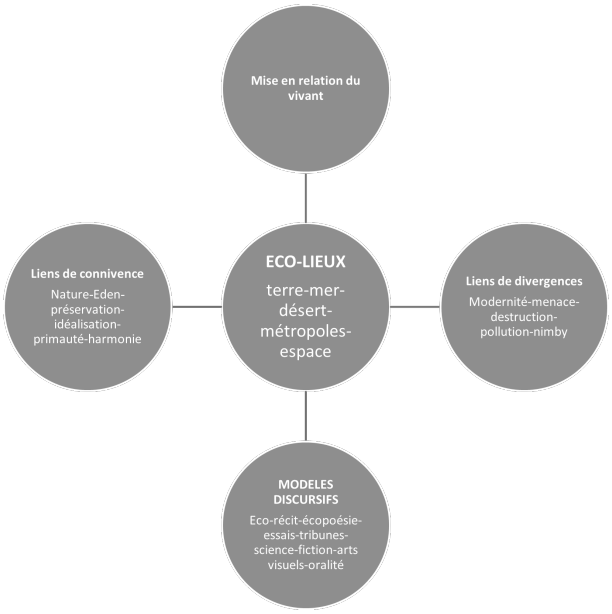


Fig. 1 : structures et objets de l'éconarratif militant

Ce ne sont pas l'art et la littérature qui arrêteront l'industrialisation du monde ou du continent, ce ne sont pas les analyses de l'impact environnemental de l'urbanisation qui transformeront les esprits africains en consciences écologiques citoyennes, pas plus que Thoreau n'a empêché l'industrialisation de l'Amérique, pas plus que Duff Wilson ou Rachel Carlson n'ont mis fin à l'agro-business et à l'usage des pesticides. Là où la science, voire les sciences, peinent à forger des certitudes, le discours de/sur la littérature ne saurait prétendre pas raisonner par une approche normative sur le bon usage de l'environnement. Quand il y a didactisme, il n'y a plus imagination, ce qui est par définition est la fonction de la littérature. Mais la question semble se poser autrement. En quoi ces œuvres contribuent-ils a faire naitre la conscience de la beauté du monde et de la nécessité de la préserver ? Le propos de la littérature n'est pas d'apporter des solutions au problème de l'écologie, c'est en ce sens qu'un roman urbain représente le même intérêt qu'une pastorale. Il est de la responsabilité de la critique de faire ressortir cet aspect du texte, d'en vulgariser les enjeux. C'est pourquoi ce nous appelons l'éconarratif militant (schéma)ne fait que révéler le fait que le fragile équilibre du monde porte en lui le sens de notre condition. C'est aussi en cela que la critique tente aujourd'hui de concilier le discours africain au déjà-là de l'urgence environnementale.

Conclusion

L'écocritique africaine, en constante évolution, offre un regard critique sur le nouveau récit écologique en émergence. Ce domaine continue d'explorer des perspectives novatrices pour aborder les défis environnementaux spécifiques à l'Afrique, tout en s'interrogeant sur la pertinence des cadres conceptuels importés. Nous vivons la fin

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

des grands récits, qu'ils soient historiques, politiques ou religieux. La nature en tant que telle relève d'une construction, d'une imagerie culturelle, d'où la fameuse formule très postmoderne de Linda Hutcheon, « la nature ne pousse pas sur les arbres » (Hutcheon,1989). La littérature africaine, à travers ses récits, offre un terrain fertile pour une réflexion continue sur la relation entre l'homme et son environnement. La question éthique de l'impact réel de cette littérature sur la conscience écologique reste ouverte, mais elle est cet outil fascinant qui permet d'engager le dialogue avec le monde dont aucune société ne peut faire l'économie. Au nom de la planète.

Bibliographie

Agamben, Giorgio. *L'ouvert*. De l'homme et de l'animal. Paris : Rivages, 2002

Buell, Lawrence. *The environmental imagination*. Thoreau, *Nature Writing, and the Formation of American Culture*. Cambridge : Belknap Press 1995

The Future of Environmental Criticism : Environmental Crisis and. Literary Imagination. Malden : *Blackwell Publishers*, *2005*

Caminero-Santangelo, Byron & Garth, Myers. *Environment at the margins : literary and environmental studies in Africa.* Athens (Ohio) : Ohio University Press, 2011

Caminero-Santangelo, Byron. *Different Shades of Green : African Literature, Environmental Justice, and Political Ecology*. Charlottesville : University of Virginia Press, 2014.

Carson, Rachel. Silent Spring. Boston : Houghton Mifflin, 2002 [1962]

Dehon, Claire L. *Le réalisme africain. Le roman francophone en Afrique subsaharienne.* Paris : L'Hamattan, 2002

Escobar, Arturo. *Sentir-penser avec la Terre. L'écologie au-delà de l'Occident* [2014]. Paris : Seuil, 2018

Fall, Aminata Sow. *L'empire du mensonge*. Paris : Le Serpent à Plumes, 2017

Garnier, Xavier. *Écopoétique africaine. Une expérience décoloniale des lieux*. Paris : Éditions Karthala, 2022.

Glotfelty, Cheryll. Fromm, Harold. *The Ecocriticism Reader : Landmarks in Literary Ecology*.

Athens : University of Georgia press, 1996

Gómez-Barris, Macarena. *The Extractive Zone : Social Ecologies and Decolonial Perspectives*. Durham : Duke University Press, 2017.

Hutcheon, Linda. *The Politics of PostModernism*. London : Routledge : 2001 [1989]

Iheka, Cajetan. *Naturalizing Africa : Ecological Violence, Agency, and Postcolonial Resistance in African Literature*. Cambridge : Cambridge University Press, 2017

Koto, Yawo Mensah M. *L'environnementalisme en Afrique francophone. La représentation de l'environnement dans la littérature et le cinéma africains francophones au sud du Sahara.* Göttingen : Cuvillier Verlag, 2016.

Lassi, Étienne-Marie (dir.). *Aspects écocritiques de l'imaginaire africain*. Mankon Bamenda : Langaa Research and Publishing, 2013.

Maran, René. *Batouala.Veritable roman nègre.* Paris : Albin Michel 1921

McGiffin, Emily. *Of Land, Bones and Money. Toward a South African Ecopoetics*. Charlottesville : University of Virginia Press, 2019.

Schoentjes, Pierre. *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Wildproject, 2016.

Soper, Kate. *What is Nature ? Culture, Politics, and the Non-Human.* Oxford : Blackwell. 1995

Wilson, Duff. *Fateful harvest* : *the true story of a small town, a global industry, and a toxic secret.* New York : Harper Collins Publishers, 2001

Zumthor, Paul. *La mesure du monde, Représentation de l'espace au* Moyen-Âge, Paris, Seuil, 1993.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026

Articles et travaux

Bidima, Jean-Godefroy. « La Nature en Afrique : Trajets et Projets », *Africa e Mediterraneo* (Filosofia in Africa), Bologne, 2005, n° 53.

Buell, Lawrence. "The ecocritical Insurgency" New literary History vol 30, Summer 1999, n° 3 p. 699-712.

Darbon, Nicolas. « Entomophonies : la musique des insectes dans Batouala de René Maran, et autres phonographies », dans *Les insectes et la musique*. Paris : Hermann, 2022, p. 73-87

Dumarçay Jacques. Berque Augustin : *Les raisons du Paysage, de la Chine antique aux environnements de synthèse*. In : *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*. Tome 82, 1995. p. 447-448.

Mbondobari, Sylvère. « Écopoétique africaine. Une expérience décoloniale des lieux. Éditions Karthala, 2022 », *Afrique contemporaine*, 2023/1 (N° 275), p. 290-292. DOI : 10.3917/afco1.275.0290. URL : https://www.cairn.info/revue-afrique-contemporaine-2023-1-page-290.htm

Mofin Noussi, Marie Chantale. *Vers une ecocritique postcoloniale Africaine : l'environnement dans les litteratures Africaines de langue Française.* Thèse de Doctorat, University of New Mexico, 2012

Rueckert William. "Literature and Ecology ; An Experiment in Ecocriticism", The Iowa Review, vol. 9, N° 1 (Winter 1978), p 71-86.

Slaymaker, William. "Ecoing the Other (s) : The Call of Global Green and Black African Responses." Special Topic : *Globalizing Literary Studies PMLA*, vol. 116, No. 1 (Jan., 2001), p. 129-144

Zéribi, Souraya. *Symbolique Animaliere Dans Batouala De Rene Maran*. Mémoire de Master. ASJP. Langue Et Littérature Française. Université Mohamed Khider. 2016.

Published in : Sous la direction de Raphaël Lambal (dir.), *Les Annales du Sud, No. 2*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579026, doi : 10.17184/eac.9782487579026